

Michel ARRIVÉ,
Elitzur Avraham BAR-ASHER,
Hava BAT-ZEEV SHYLDKROT,
Alessandro CHIDICHIMO,
Bruna DESTI,
Els ELFFERS,
Claire FOREL,
Francis GANDON,
Badreddine HAMMA,
Roy HARRIS,
Savas KILIC,
Claudia MEJÍA QUIJANO,
Silvia REDENTE,
Louis DE SAUSSURE,
Claudia STANCATI,
et Ekaterina VELMEZOVA

DU CÔTÉ DE CHEZ SAUSSURE



2009/23105.43
PAC 2



DÉCLINAISONS DE LA TEMPORALITÉ :
L'ENCHEVÊTREMENT DE LA PLURALITÉ DES TEMPS
CHEZ SAUSSURE

par Alessandro CHIDICHIMO
Université de Calabre

*La langue offre les contrastes, les paradoxes
les plus troublants à ceux qui veulent la saisir
par un côté ou un autre. Y a-t-il rien de
plus arbitraire que les mots de la langue ?*

Saussure, « Deuxième Cours de linguistique
générale, 1908-1909 », in 1997 : 1

INTRODUCTION

Pour arriver au fait linguistique il est possible de parcourir différentes voies, mais chaque fois quelque chose restera au dehors. Le phénomène linguistique saussurien a une nature hétérogène qui échappe à toutes les tentatives de réductionnisme. Notre proposition est de mesurer la présence du temps dans la théorie linguistique de Saussure sur le phénomène linguistique. Dans cette théorie, la *langue*, la *parole* et la *faculté du langage* récitent chacune leur partie, dans une irréductible hétérogénéité.

Cette condition offrira une multiplication des temporalités auxquelles est sujet le phénomène linguistique. Alors le temps s'articulera sans tenir compte d'une temporalité abstraite et unique, mais selon un temps qui se construit en vertu de l'entrelacement des différentes parties. Dans la mesure où nous envisageons les faits sous divers point de vue – au lieu de le faire simplement selon le couple synchronie - diachronie –, ces considérations nous donneront d'une part un système dynamique et en continu changement, qui ne peut pas être lié à une seule ligne du temps – par exemple la temporalité linguistique du seul

temps biologique ou encore de la matérialité et linéarité de la *parole*. D'autre part cette description nous fournira la possibilité d'avoir une vision plus ample : les différents temps, passé et présent, se rencontrent pour donner un espace à la transmission des langues et des générations précédentes. On remettra en jeu avec force le caractère négatif et différentiel de la *langue* et l'essentielle socialité du fait de langage qui est le point de départ pour toutes les considérations au regard de la *langue*. Notre parcours conduira à penser que le caractère collectif de la *langue* donne aux parlants, à tout instant à la croisée de chemins faciles à perdre, la possibilité d'être non seulement corps entre corps, mais corps linguistiques temporels vivants en vertu du fait, central, d'appartenir à une société. Personnes parmi d'autres personnes.

I. L'HÉTÉROGÉNÉITÉ DE LA TEMPORALITÉ

Le phénomène linguistique est un phénomène complexe qui ne se donne jamais comme présence simple, mais qui a la nécessité de se poser en relation avec d'autres entités : son identité, en effet, est dans la relation. Le point de départ pour les questions de langage est la complexité des liens et des relations :

[...] dans tout autre domaine les vérités s'appuient et se rappellent les unes les autres à mesure qu'on avance, il semble qu'une fatalité veuille pour la langue que toute nouvelle vérité oblitère l'autre parce que les vérités initiales ne sont pas simples. (ELG : 95-96)

Selon Saussure, on n'a pas affaire, avec les faits de langage, à une entité homogène. Bien au contraire,

le langage est un terrain complexe, multiforme, hétéroclite dans ses différents aspects [...] Il est à cheval sur des domaines divers (domaine physique, psychique, ou encore : domaine individuel, social). <On ne sait comment lui conférer l'unité> (C : 263)¹

Et en discutant du rapport entre *langue* et *parole*, Saussure reviendra encore sur l'hétérogénéité de la réalité linguistique :

Nous concluons, s'il est vrai que les deux objets langue et parole se supposent l'un l'autre, ne peuvent exister l'un sans l'autre, en revanche ils sont si peu semblables de nature, qu'ils appellent chacun leur théorie séparée. En cherchant chimériquement à ramener sous le même point de vue ces deux parties du langage, on ne fera jamais qu'une discipline assez confuse. Le tout global formé par le langage est inclassable parce que pas unité homogène. (C : 308b-308c)

Il y a toujours des entités complexes et la complexité ne diminue pas quand on dépasse un hypothétique moment initial dans un par-

¹ On a donné les références de la pagination du manuscrit chaque fois que cela a semblé utile.

cours de rationalisation, mais il est un caractère constant, toujours présent. Il n'y a pas différence entre le moment initial et le langage depuis quelque époque que ce soit, nous ne sommes jamais face à une évolution téléologique ou à une augmentation de la condition de l'ordre ou du désordre².

Pour cette raison, lorsque nous parlons de la temporalité, si nous n'avons pas l'intention de penser à un temps absolu et abstrait qui resterait étranger aux phénomènes, alors il faut considérer la complexité de la réalité linguistique, où la *langue*, la *parole* et la *faculté du langage* jouent chacune son propre rôle³. Ces trois aspects sont tous essentiels au langage, mais en même temps ils conservent des caractéristiques propres bien qu'ils se trouvent dans un rapport relationnel :

Les éléments premiers sur lesquels portent l'activité et l'attention du linguiste sont donc non seulement d'une part des éléments *complexes*, qu'il est faux de vouloir simplifier, mais d'autre part des éléments *destitués* dans leur complexité d'une unité naturelle, non comparables à un corps simple chimique ni davantage à une combinaison chimique, très comparables si l'on veut en revanche à un *mélange chimique*, tel que le mélange de l'azote et de l'oxygène dans l'air respirable ; de façon que l'air n'est plus l'air si l'on en retire l'azote ou l'oxygène. (ELG : 18)

Donc pour comprendre le fait linguistique il est nécessaire d'avoir une pluralité de temporalités qui s'organisent par rapport à la nature hétérogène de la réalité linguistique elle-même, c'est-à-dire par rapport à la *langue*, à la *parole* et à la *faculté du langage*, et s'entrelacent entre elles. En choisissant cette solution, nous cherchons à dépasser la division entre diachronie (éléments successifs appartenant à différents états de langue) et synchronie (éléments coexistants, en présence dans le même état) et encore panchronie (éléments toujours présents, tou-

² La question de l'origine pour Saussure ne présente pas d'intérêt parce que l'origine se répète toutes les fois qu'il y a un acte de parole. La *parole*, en effet, est le moment d'apparition et de renouvellement de ce qui peut sembler le contrat, jamais présent en réalité, entre les mots et les choses : « La langue, ou le système sémiologique quel qu'il soit, n'est pas le vaisseau qui se trouve au chantier, mais le vaisseau qui est livré à la mer. Depuis l'instant où il a touché la mer, c'est vainement qu'on penserait pouvoir dire sa course sous prétexte qu'on saurait exactement les charpentes dont il se compose, sa construction intérieure selon un plan » (ELG : 289 ; et *infra* § 3).

³ La temporalité chez Saussure a été discutée par différents auteurs en partant de la distinction entre synchronie et diachronie. Il faut noter la recherche de Michel Arrivé qui, en différents articles et chapitres de ses livres, a présenté une vision du temps chez Saussure très intéressante, sur laquelle il est revenu récemment (Arrivé 2007). Il cherche une continuité théorique entre les différentes recherches saussuriennes (*Cours, Légendes, Anagrammes*). Pour qui a l'intention d'approfondir la réflexion sur le temps chez Saussure la monographie de Choi consacrée à la question (2005) est inévitable. Enfin pour différentes raisons en rapport très étroit avec la temporalité, il faut signaler les travaux de Pétrouff. Dans notre propos, nous cherchons à offrir, avec une grande quantité de doutes et de questions ouvertes, un point de vue différent des précédentes recherches sur la temporalité saussurienne.

jours valables), ou bien nous choisissons un point de vue différent pour regarder le même fait, le phénomène linguistique. Pour Saussure en linguistique, en effet, dans la détermination de l'objet de la recherche, le point de vue est décisif⁴ :

Immense cercle vicieux, qui ne peut être brisé qu'en substituant une fois pour toutes en linguistique la discussion des points de vue à celle des « faits », puisqu'il n'y a pas la moindre trace de *fait linguistique*, pas la moindre possibilité d'apercevoir ou de déterminer un fait linguistique hors de l'adoption préalable d'un point de vue. (ELG : 24-25)

Comme Saussure⁵ lui-même l'affirmait et comme De Mauro⁶ et Godel⁷ l'ont souligné, la différenciation entre synchronie et diachro-

4 Pour une discussion efficace de l'épistémologie saussurienne au regard de la question du point de vue lié au temps, v. Pétrouff 2004.

5 « Si l'évolution de la langue se réduisait à celle des sons, l'opposition des objets propres aux deux parties de la linguistique serait tout de suite lumineuse : ou verrait clairement que diachronie équivaut à non grammatical, comme synchronie à grammatical. Mais n'y a-t-il que les sons qui se transforment avec le temps ? Les mots changent de signification, les catégories grammaticales évoluent; on en voit qui disparaissent avec les formes qui servaient à les exprimer (par exemple le duel en latin). Et si tous les faits de synchronie associative et syntagmatique ont leur histoire, comment maintenir la distinction absolue entre la diachronie et la synchronie ? Cela devient très difficile dès que l'on sort de la phonétique pure » (CLG/D : 194).

6 « L'attitude fondamentale de Saussure est que l'opposition entre synchronie et diachronie est une opposition de « points de vue » ; elle a un caractère méthodologique, concerne le chercheur et son *objet* et non l'ensemble des choses dont s'occupe le chercheur, sa *matière* » (CLG/D : 453, n. 176). Et pour la définition de *matière* : « Pour Saussure *matière* est l'ensemble de tous les faits qui, au niveau du langage courant, peuvent être considérés comme « linguistiques ». Une telle masse est hétéroclite et, en tant que telle, elle peut être étudiée par de multiples disciplines ; par rapport auxquelles la linguistique se qualifie parce que son *objet* est la *langue* » (CLG/D : 414-415, n. 40). Dans la *matière* il y a tout ce qui peut être considéré comme linguistique, ou bien les marges de définition sont liées à ce que nous voulons entendre comme linguistique. Pour ce qui concerne l'objet : « [...] Ce dernier terme est utilisé par Saussure au sens de « finalité d'une activité » c'est-à-dire au sens scolastique pour lequel l'*obiectum* est, comme le *telos* aristotélicien, le terme d'une opération et, dans le cas de l'*obiectum* d'une science » (CLG/D : 415, n. 40). Et enfin : « Pour Saussure la *langue* est non pas la chose sur laquelle, à l'exclusion de toute autre, la linguistique devrait faire porter sa recherche, mais, bien différemment, elle est l'*obiectum* de la recherche linguistique qui, en partant de tout ce qui d'une façon ou d'une autre est qualifiable de « linguistique » et réélaborant de façon critique la conscience subjective des locuteurs (CLG : 253 et sv.), doit parvenir à reconstruire le système linguistique agissant dans une situation historique déterminée. La totalité des faits qualifiables de linguistique est la *matière*, la *langue* comme système formel est l'*objet* » (CLG/D, note 40 : 415).

7 Pour Godel nous ne devons pas penser deux objets différents, mais au contraire la *matière* reste la même, elle est la forme qui se consacre à cette *matière* qu'elle change : « La distinzione fra sincronia e diacronia è apparsa necessaria a Saussure sin dall'inizio delle sue riflessioni circa il linguaggio ed egli vi ha insistito fino alle sue ultime lezioni » (SM : 184-188). « Essa non va intesa nel senso di una differenza sostanziale tra "lingua sincronica" e "lingua diacronica". Il contrasto non risiede nelle "cose", bensì nei punti di vista da cui esse si considerano e nei rapporti che si stabiliscono tra termini coesistenti e tra termini successivi (CLG/D nota 176). Dunque a differenza delle dualità

nie est une affaire de points de vue liés à la méthodologie du linguiste, une affaire concernant la manière d'aborder l'objet de la langue, elle ne regarde pas la réalité linguistique en elle-même, mais elle reste nécessaire⁸.

S'il s'agissait de décider de privilégier une seule temporalité, en la prenant aussi bien comme nécessaire que comme suffisante, pour un phénomène comme celui des langues historico-naturelles, nous aurions une vision partielle de la réalité linguistique.

Le temps est fondamental dans la réflexion de Saussure⁹. Mais si l'on considère comme déterminant un aspect unique par rapport aux autres et, donc, en prenant implicitement un temps absolu, toujours valable quel que soit l'objet avec lequel il entre en rapport, cela

langue / parole o signifiant / signifié, che si fondono sulla natura stessa del linguaggio, la distinzione sincronia/diacronia è di indole metodologica e a questo titolo s'impone di primo acchito a chiunque si occupa di problemi linguistici » (Godel 1984 : 169-187).

8 Sur ce point à notre avis la question reste ouverte. Une langue synchronique existe-t-elle ? La réponse est oui, elle existe, et elle regarde les rapports syntagmatiques, les rapports en présence. Cette langue est la langue du linguiste. Quant à la langue diachronique, elle regarde les rapports entre des termes non-coexistants. Elle prend en compte les différentes époques, les états de langue successifs, et elle est la comparaison entre deux états synchroniques différents. Mais c'est aussi la langue en acte du sujet parlant, qui est le lieu où s'effectuent les changements linguistiques : une troisième considération donc. Les parlants, en effet, utilisent la langue indépendamment des considérations du linguiste. Pour le sujet parlant c'est une différence dans l'ensemble des faits linguistiques entre la *langue* qu'il parle et la *langue* définie comme objet d'analyse par le linguiste. De même chez le parlant qui utilise une langue historico-naturelle il n'a pas conscience du passé de la langue qu'il utilise : « Le sujet parlant est devant un état ». Mais alors que doit faire le linguiste pour connaître la *langue* du sujet parlant ? « Le linguiste doit faire table rase de ce qui est diachronique, de ce qui a produit un état dans le temps pour comprendre cet état lui-même. Il ne peut entrer dans la conscience des sujets parlants qu'en adoptant le point de vue de l'ignorance des sources » (C : 336). Pour comprendre la *langue* le point de vue du linguiste doit être le même que celui du sujet parlant : une seule réalité. Mais dans la troisième cours Saussure parle de linguistique statique et linguistique évolutive (v. C : 326-390), des deux différents objets et des deux différentes natures de la *langue* : « Il faut séparer en deux la linguistique. Il y a une dualité irrémédiable, créée par la nature même des choses <quand il s'agit> de systèmes de valeurs » (C : 331). Ou encore : « Que l'on prenne les généralisations ou les états particuliers, il est certain que les objets sont tout à fait différents dans les deux disciplines (linguistique évolutive et linguistique statique). Ils ne sont pas comparables quant à leur nature » (C : 374). Où est la fin du point de vue et où commence la réalité de la *langue* ? Probablement si on doit explorer la limite entre synchronie et diachronie, on tombe dans les « pièges que tend continuellement le fait synchronique dans sa ressemblance et aussi parfois sa dissemblance avec le fait diachronique. – On pourrait appeler ça le mirage qui s'établit du fait évolutif au fait synchronique et tendant à les faire confondre » (C : 363). Sur la limite entre les deux, état et évolution, c'est l'esprit, le parler concret du sujet et de la *langue* : « Dans chaque état, l'esprit insuffle, vivifie une matière donnée, mais il n'en dispose pas librement » (C : 344).

9 « C'est l'action du temps qui se combine avec celle de la force sociale; en dehors de la durée, la réalité linguistique n'est pas complète et aucune conclusion n'est possible » (CLG/D : 113). Et De Mauro : « Il tempo è il protagonista del terzo corso di linguistica generale » (2000 : 291).

conduit à des formes de réductionnisme et entraîne des conséquences par rapport au parlant, à la société et à la langue. C'est la présence du temps qui est un universel, mais ce n'est pas la manière selon laquelle ce temps est mis au travail, en relation avec les divers aspects du langage. La multiplication des temporalités et la présence constante du temps ont comme effet de rendre dynamique, en perpétuel mouvement, chaque aspect de la réalité linguistique.

2. LA MESURE DU LANGAGE

Le temps mesuré par l'hétérogénéité du phénomène linguistique implique que chaque temporalité différente s'engage dans la complexité du langage. Quelles sont les caractéristiques de ces temporalités ?

Nous avons le temps biologique, c'est lui qui guide la faculté du langage saussurienne. C'est le temps qui détermine la mort et la naissance des parlants, qui est à la fois phylogénétique et ontogénétique, qui appartient à l'individu et à l'espèce, aux hommes comme aux autres animaux. Ce temps détermine le fait que dans les sociétés humaines il n'y ait jamais une masse parlante homogène, ni un groupe de parlants qui puisse se substituer totalement au groupe antérieur et facilite, par conséquent, la transmission de la langue d'une génération à l'autre. Parce que en tous les instants « dans une génération il y a des hommes de tous les âges » (C : 314, voir aussi *CLG/D* : 106).

Nous avons également le temps mesuré par la matérialité de la parole, le temps du discours qui se structure sur la linéarité du signifiant, le deuxième principe fondamental de la langue (le premier est l'arbitraire absolu), et qui est marqué par la prise de parole dans les échanges discursifs et par le déroulement dans une dimension seule, dans une logique du *post hoc propter hoc*. Ce temps est encore dicté par le côté purement physique du couple constitué par *langue* et *parole*, c'est-à-dire par la présence de la voix. Mais il faut ajouter que ce temps est un temps individuel, lié seulement au parlant parce qu'il porte avec lui les qualités de la *parole*, qui entre dans le domaine individuel. Il n'y a pas, en effet, de parole collective :

il n'y a pas de parole collective. Les actes de parole demeurent individuels outre qu'ils sont momentanés. (C : 308a)

Enfin il y a le temps de la *langue*. Temporalité qui relève, au contraire du temps de la parole, de ce qui est collectif, social – parce que « la langue c'est la partie sociale du langage » (C : 271) – et qui concerne les rapports systématiques, les glissements des signifiés.

Précisément pour ce qui concerne les rapports inextricables entre *langue*, *parole* et *faculté du langage*, les diverses temporalités se soutiennent réciproquement, et s'entrelacent perpétuellement. Il n'y aurait

aucune *langue* s'il n'y avait pas les corps des parlants avec leurs caractéristiques physiques propres. Mais la faculté seule ne peut pas légitimer le fait qu'on parle. De la même façon, une *langue* désincarnée vivant en vertu d'une répétition de signifiés, sans qu'il y ait de parlants ni de fonction, n'aurait aucune raison d'exister. La disparition de tous les parlants d'une *langue*, en effet, implique la disparition de la *langue* même¹⁰. La *parole* sans aucune *langue* serait enfin un parler indistinct, une masse informe, quelque chose qui ne peut pas être défini, même pas comme bruit. Le fait qu'on parle, toutefois, met en mouvement la langue, et c'est là le facteur par lequel s'engendrent les changements de la langue qui, justement, naissent toujours dans la parole :

Le rudiment de tout changement dans la langue n'y arrive que par la parole. Toute espèce de changement est essayé par un certain nombre d'individus. Ils ne seront faits linguistiques que quand ils seront devenus acceptés par la collectivité. Tant qu'ils sont dans la parole, ils ne comptent pas (= la parole étant individuelle). Quand le changement sera fait langue, nous l'étudions. Mais les changements commencent toujours par des faits de parole. (C : 357)

Donc les changements dans le système saussurien sont avant tout de deux types : phonétiques et analogiques. Ces derniers sont, plutôt, des ajustements dans les rapports du système, enclins à limiter les changements phonétiques. L'analogie réutilise le matériel déjà présent dans la langue et pour cela, la langue actuelle est toujours dans une structure relationnelle par rapport au passé :

Les innovations de l'analogie sont plus apparentes que réelles. La langue et une robe couverte de rapiécages faits avec sa propre étoffe. [...] L'immense majorité des mots sont, d'une manière ou d'une autre, des combinaisons nouvelles d'éléments phoniques arrachés à des formes plus anciennes. Dans ce sens, on peut dire que l'analogie, précisément parce qu'elle utilise toujours la matière ancienne pour ses innovations, est éminemment conservatrice. (*CLG/D* : 235-236)

Quand on abandonne le pur domaine de la *parole* pour arriver à la *langue*, on n'est plus dans une logique linéaire, qui permettrait de parcourir l'histoire des changements de la *langue*, la ligne du temps selon une succession régulière jusqu'au premier mot.

Le temps de la *langue*, grâce au travail de l'analogie, soutient un dialogue perpétuel avec les états de *langue* qui l'ont précédé et avec les masses parlantes et les sociétés antérieures. Bien que les signifiants soient linéaires, le temps du continu jeu de signes (v. Russo, sous

¹⁰ Une des causes de la mort d'une langue est une cause violente, externe à la langue – la mort de tous les parlants. Au contraire la langue « en elle-même est impérissable » (v. *ELG* : 154).

l'approbation collective>. Tout ce qui est langue est implicitement collectif. (C : 308a)

Le temps de la *langue*, précisément, est d'abord le temps de la société, de la collectivité, parce que la langue est à la fois sociale et temporelle par nature. Si la langue, qui pour Saussure est la partie sociale du langage, est entièrement liée à la masse parlante et non à l'individu particulier, alors le passage à l'individuel est second :

La *langue*, chose en soi sans rapport avec la masse humaine existante, est liée indissolublement à la masse humaine. [...] La langue est sociale ou bien n'existe pas. La langue, pour s'imposer à l'esprit de l'individu, doit d'abord avoir la sanction de la collectivité. (ELG : 298-299)

Esprit qui, pour Saussure, a deux significations différentes :

È sia lo "spirito", cioè l'insieme delle istituzioni culturali che ci appaiono (attraverso i comportamenti e i loro eventuali supporti) esterne e normative, sia la mente (ma allora mente sociale nella persona) con cui le riconosciamo come tali e le riportiamo dentro noi. Questa mente sociale si sovrappone alla mente individuale, la riorganizza e ne assorbe gran parte. (Gambarara 2006b : 226)

Il y a d'abord le collectif et ensuite l'individuel, dans un premier temps ce qui est public et dans un deuxième temps ce qui est privé. Et le lien entre les deux est dans la *langue*, qui est déjà entre les mains de tous, et que personne, en revanche, ne pourra changer :

La langue à son tour échappe absolument à l'individu, elle ne saurait être sa création, elle est sociale de son essence, elle suppose la collectivité. (C : 14)

En effet, la langue

est le trésor déposé dans notre cerveau à chacun ; ce trésor, sans doute, si on le prend dans chaque individu, ne sera nulle part parfaitement complet. (*ibid.*)

C'est la *langue* qui lie les divers aspects du langage, elle est le lieu où les différentes temporalités s'articulent et se rencontrent :

La langue sera le centre, le reste en dépendra. (C : 264)

Elle les rassemble en tant que éminemment sociale :

1° Élément tacite, créant tout le reste ; que la langue court entre les hommes, qu'elle est *sociale*. (ELG : 94)

Cette socialité est originaire et même si aujourd'hui tout le monde parle, cela ne signifie pas que cela ait été déterminant aussi au moment de la naissance des langues historico-naturelles et de l'homme. Cela ne signifie pas qu'il y ait eu une articulation des sons qui ne fût pas déjà significative, qui ne fût pas déjà une *langue*. Cela ne signifie pas que l'origine fût liée à la *parole* extrinsèque à la *langue* :

Il n'est pas besoin de se représenter <la langue> comme nécessairement parlée à tout moment. (C : 14)

4. LE CARACTÈRE NÉGATIF DE LA VOIX

Si on cherche à mettre de l'ordre entre les différentes temporalités, on a d'abord celle qui est commune à tout le monde, la dotation physiologique de la faculté, la naissance, la croissance et la mort du corps. Ce corps, ce Golem, cependant, n'est rien si la *langue*, l'aspect social, la vie dans une société, ne le transforment pas en individu. S'il n'y a pas de *langue* et de possibilité que celle-ci arrive de l'extérieur pour écrire la vérité dans la tête du Golem, pour compléter ses qualités naturelles, pas de *langue* qui lui permette d'avoir une parole significative, c'est-à-dire si la *langue* ne le met pas dans la possibilité de faire sien le chant du discours, et d'adresser aux autres ce même chant qui lui avait été adressé par eux, alors il ne sera qu'un corps vide :

L'homme sans le langage serait peut-être l'*homme*, mais il ne serait pas un être se rapprochant même approximativement de l'homme que nous connaissons et que nous sommes, parce que le langage a été le plus formidable engin d'action collective d'une part, et d'éducation individuelle de l'autre, l'instrument sans lequel en fait l'individu ou l'espèce n'auraient jamais pu même aspirer à développer dans aucun sens ses facultés natives. (ELG : 145).

Au contraire, s'il n'y a que la *parole*, c'est-à-dire s'il n'y a que le temps lié à la présence de la voix qui recouvre le temps diachronique de la tradition de la *langue* et, donc, si on accepte une priorité de la *parole* et, par conséquent, la positivité de la voix sur le système négatif, qui est composé des différences de la *langue*, il y a une redéfinition des liens du quaternion dans le système. Dans ce cas il y a seulement les signifiants, qui seront inséparables du corps du signal utilisé pour signifier. Il n'y aurait pas besoin des signifiés parce que la *langue* serait une image parfaite des signifiants cristallisés dans les formes du signifier. À la lettre, il n'y aurait pas de *langue* et il n'y aurait pas besoin de considérer les signes comme arbitraires, mais au contraire il faudrait considérer une *langue*, ou bien le code communicatif, comme tout à fait motivé. Tout ce que l'on peut dire dans ce cas est intimement lié à la présence du signal, il n'y a pas de possibilité de s'affranchir de la linéarité et de la causalité de l'émission sonore. Si on effaçait le système des valeurs, les parlants seraient, en outre, écrasés sous le fardeau matériel de la *parole* et, par conséquent, leurs relations seraient soumises aux lois qui régissent les phénomènes physiques. Un parlant avec ces caractéristiques aurait une conscience mise en cage uniquement dans le présent, avec la possibilité de vivre seulement des instants limités, et sa mémoire serait reconstruite sous la

forme d'une stratification aux degrés inaccessibles, parce que seule la mémoire brève serait activée. Nos actions seraient soumises à la pure causalité, de la même façon que celles des autres animaux, incapables de prendre leurs distances par rapport au stimulus. En somme, il n'y aurait pas de réalité linguistique telle que nous la connaissons et nous ne serions pas les hommes que nous sommes. Mais, au contraire, c'est justement le fait d'avoir une telle réalité qui fait que

[...] con il « fait linguistique » nella vita umana entra il *tempo*, ché il tempo è appunto il possibile che non è ancora, o quello che ha smesso di esserlo, il possibile che non è più, che è passato. La « négativité » del fatto linguistico spoglia di ogni massiccia consistenza l'intero mondo dell'animale che parla ; anche gli oggetti più solidi e duraturi perdono ogni positività. (Cimatti 2008, sous presse).

Dans le cas où on donnerait la priorité à la *parole*, la société humaine serait une société constituée à partir des individus particuliers. C'est parce qu'il n'y aurait pas d'explication pour le passage de ce qui est individuel à ce qui est collectif, il n'y aurait pas d'explication pour comprendre comment deux hommes seuls ont pu communiquer si leurs destins n'avaient pas déjà été marqués par la *langue*, ou plutôt s'ils ne partageaient pas une *langue*, un esprit social. Mais pour Saussure les conditions initiales de la *langue* sont identiques à celles de son fonctionnement actuel : il n'y a pas de différence entre la vie et la naissance de la *langue* :

Item. Regarder la langue et se demander à quel moment précis une telle chose a « commencé » est aussi intelligent que de regarder le ruisseau de la montagne et de croire qu'en remontant on trouvera l'endroit précis où il a sa source. Des choses sans nombre établiront qu'à tout moment le RUISSEAU existe pendant qu'on dit qu'il naît, et que réciproquement il ne fait que naître pendant qu'on [constate qu'il existe]. On peut discuter éternellement sur cette *naissance*, mais son plus grand caractère c'est d'être parfaitement le même que celui de la croissance. (ELG : 94 ; pour la partie de la citation entre crochets, v. l'hypothèse de De Mauro, SLG : 106)

Et encore, s'il n'existe pas de parlants particuliers, mais que les langues sont normalement collectives¹², alors à l'origine il y a déjà une société qui a parlé. Parce que la langue est nécessairement le fait de plusieurs. L'être social de la langue est le point de départ de l'analyse saussurienne : l'*explanans* et non l'*explanandum*.

Il n'y a pas de *parole* significative en elle-même, il n'y a pas de nécessité d'avoir la *parole*, si ce n'est en fonction de la *langue*, qui est hors du contrôle de l'individu. Le contrôle, la volonté unique mise entre les mains du parlant consiste dans la possibilité de choisir de dire

12 « Cette chose bien qu'intérieure à chaque individu est en même temps bien collectif, qui est placé hors de la volonté de l'individu. $1 + 1 + 1 \dots = 1$ (modèle collectif) » (C : 308a).

un mot à la place d'un autre. Dans la *langue*, cependant, la volonté relève de la responsabilité limitée, et en vertu de cette condition, le parlant fait son choix en restant toujours dans les limites de sa *langue* historico-naturelle, sans avoir la possibilité d'introduire des innovations qui n'aient pas été ratifiées par la collectivité. La prise de *parole* volontaire marque la cession de la liberté à la société en échange de la *langue*, de la possibilité d'être des hommes et aussi, l'abandon de la solitude. Si dans la *langue* tout est différence et négativité, il n'y a pas de prise de *parole* sans que se répète continuellement cette négativité. Chaque fois que nous parlons, nous affirmons la présence du système *langue*, comme lieu où tous les temps ont rendez-vous non pas dans la présence de la *parole*, mais dans l'absence du corps du signifié, du passé et des sociétés qui nous ont précédés. La *langue* est une absence qui se fait sentir dans toutes les prises de *parole*. Et la voix est le témoin de la négativité du système plutôt que de sa positivité¹³.

5. « LA MASSE INDESTRUCTIBLE DE L'IMMOTIVÉ »

C'est la *langue* qui se répand de bouche à oreille, d'une époque à l'autre, qui regroupe les diverses temporalités. Passé et présent se retrouvent dans la *langue*, ils s'entrelacent en elle. Et elle possède implicitement les éléments qui composeront le futur. Toutes les fois que le temps entre en contact avec le phénomène linguistique, il se décline et s'organise en vertu de ses divers aspects. Si on considère que c'est une société entière qui a parlé, alors on se trouve dans une discussion toujours ouverte, en un dialogue continu avec les générations précédentes, et c'est pour cette raison que nous pouvons dire que Saussure a encore des choses à nous dire.

À chaque fois qu'on parle, on n'est pas engagé dans un présent limité, mais en raison de l'essentielle socialité nécessaire à la *langue*, on est dans un renvoi continu au passé de la *langue* même, et des parlants. Et c'est justement ce fait de remâcher continuellement l'histoire, de dire le déjà dit et d'être porteurs d'une *langue*, témoins d'une collectivité, qui nous permet de nous débrouiller, sans que nous soyons ballottés entre les relations infinies des signifiés et le monceau de sensations auxquelles nous ne savons pas donner un nom. C'est parce que nous sommes des êtres linguistiques, sociaux et temporels que nous réussissons à affronter « la masse indestructible de l'immotivé » (C : 305).

13 Dans cette perspective, la critique de Derrida à l'égard de Saussure, donné comme représentant de la philosophie de la présence liée à la prédilection de la voix (aux dépens de l'écriture) ne rate pas son coup, sinon dans la mesure où elle constitue une confirmation de la pensée de Saussure même. La lecture derridienne de Saussure, en outre, peut servir comme substance de contraste pour penser Saussure au-delà du CLG.

RÉFÉRENCES

- Arrivé M., 1994, *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient. Freud, Saussure, Pichon, Lacan*, Paris, Puf (rééd. Limoges, Lambert-Lucas, 2005).
- Arrivé M., 1995, « Diachronie et linéarité », in Arrivé M. et Normand C., *Saussure aujourd'hui. Colloque de Cerisy*, numéro spécial de *LINX* : 139-146.
- Arrivé M., 2007, *À la recherche de Ferdinand de Saussure*, Paris, Puf.
- Bulea E., 2005, *Linguistique saussurienne et paradigme thermodynamique*, Genève, Université de Genève, Cahiers de la section de sciences de l'éducation.
- Bulea E., 2006, « La nature dynamique des faits langagiers, ou de la "vie" chez Ferdinand de Saussure », *CFS* 59 : 5-19.
- Choi Y.-H., 2002, *Le Problème du temps chez Ferdinand de Saussure*, Paris, L'Harmattan.
- Cimatti F., 2008, sous presse, « Concetto e significato », in *Philosophie du langage et philosophie de l'esprit. Un voyage de Saussure en Italie*.
- Constantin E., 2005, « Linguistique générale. Cours de M. le Professeur de Saussure », *CFS* 58 : 83-289. (C)
- De Mauro T., 2000, « Rileggendo il terzo corso di linguistica generale di Ferdinand de Saussure (1910-1911) », *Historiographia Linguistica* 27, 2/3 : 283-295.
- De Mauro T., 2005. Introduzione, traduzione e note, F. de Saussure, *Scritti di linguistica generale*, Roma-Bari, Laterza.
- De Mauro T., 2008, « Saussure in cammino », in Elia A. e De Palo M. (eds.), *La lezione di Saussure*, Roma, Carocci : 19-32.
- Elia A. e De Palo M. (eds.), 2008, *La lezione di Saussure*, Roma, Carocci.
- Fadda E., 2006, *Lingua e mente sociale. Per una teoria delle istituzioni linguistiche a partire da Saussure e Mead*, Acireale-Roma, Bonanno.
- Gambarara D., 2005, « La mente collettiva – Per una lettura del terzo corso come teoria delle istituzioni sociali », *Forme di vita* 4 : 165-181.
- Gambarara D., 2006a, « Un texte original. Présentation des textes de F. de Saussure », *CFS* 58 : 29-42.

- Gambarara D., 2006b, « Il posto delle istituzioni », postfazione a E. Fadda, *Lingua e mente sociale. Per una teoria delle istituzioni linguistiche a partire da Saussure e Mead*, Acireale-Roma, Bonanno.
- Godel R., 1957, *Les Sources manuscrites du Cours de linguistique générale*, Genève, Droz.
- Godel R., 1984, « Sincronia, diacronia, pseudo-diacronia », *CFS* 38 : 169-187.
- Normand Cl., 2000, *Saussure*, Paris, Les Belles Lettres.
- Pétroff A.-J., 1995a, « Le temps perdu et le temps retrouvé de Ferdinand de Saussure », in *Saussure and linguistique today*, Roma, Bulzoni Editore : 107-124.
- Pétroff A.-J., 1995b, « L'ordre et le désordre : l'interaction langue-parole », in Arrivé M. et Normand Cl. (eds), *Saussure aujourd'hui. Colloque de Cerisy*, numéro spécial de *LINX* : 369-386.
- Pétroff A.-J., 2004, *Saussure, la langue, l'ordre et le désordre*, Paris, L'Harmattan.
- Russo Cardona T., 2006, Compte rendu de F. de Saussure, *Scritti inediti di linguistica generale* (trad. et éd. par T. De Mauro), *CFS* 58 : 299-308.
- Russo Cardona T. 2008, « Sulla formatività del segno linguistico nello scritto saussuriano *De l'essence double du langage* », in Elia A. et De Palo M. (eds), *La lezione di Saussure* : 171-186.
- Russo Cardona T. (2008 sous presse). « Saussure et les quaternions : négativité, récursivité et incalculabilité dans *De l'essence double du langage* », *CFS* 61.
- Russo Cardona T., 2008 sous presse, « Forma, uso e gioco di segni (*De l'essence double du langage*) », in *Philosophie du langage et philosophie de l'esprit. Un voyage de Saussure en Italie*.
- Saussure F. de, Archives de Saussure, Bibliothèque de Genève, 372/2.
- Saussure F. de, (1916) 1922, *Cours de linguistique générale*, Lausanne puis Paris, Payot (2005). (CLG/D) (éd. ital. *Corso di linguistica generale* par T. De Mauro, Roma-Bari, Laterza, 20^e éd. 2003). (CLG/D)
- Saussure F. de, 1957, *Introduction au deuxième cours de linguistique générale (1908-1909)*, Genève, Droz (trad. ital. *Introduzione al secondo corso di linguistica generale (1908-1909)*, Roma, Ubaldini, 1970).

- Saussure F. de, 1997, *Deuxième Cours de linguistique générale (1908-1909)*, Oxford and New York, Pergamon.
- Saussure F. de, 2002, *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard. (ELG)
- Saussure F. de, 2005, *Scritti di linguistica generale*, Tullio De Mauro (ed.), Roma-Bari, Laterza. (SLG)
- Virno P., 2007, "Il denaro del linguaggio. Ipotesi sulla negazione in Saussure", *Forme di vita* 6 : 200-213.
- Wunderli P., 1982, *Saussure-Studien. Exegetische und wissenschaftsgeschichtliche Untersuchungen zum Werk von F. de Saussure*, Tübingen, Gunter Narr Verlag (trad. ital. *Studi esegetici su Ferdinand de Saussure*, Roma, Armando, 1993).

LA CONSTITUTION D'UN *OBJET CULTUREL* :
L'ANALOGIE ENTRE SAUSSURE ET POINCARÉ

par Bruna DESTI
Université de Palerme

Au tournant du XIX^e siècle un nouvel *objet culturel* traverse les frontières des disciplines pour affirmer sa puissance théorique : dans les pages saussuriennes le rôle joué par ce que l'on pourrait appeler la *faculté d'analogie* a une portée qui dépasse les limites de la linguistique pour aborder une région plus vaste où l'analogie constitue une caractéristique spécifiquement humaine, qui permet à l'homme de se distinguer de tout autre être vivant. Une relecture du texte saussurien peut montrer comment le recours à l'analogie est un trait définitoire de l'humain (de l'intelligence humaine). Il s'agit d'une sorte d'instinct intelligent primordial et général mis à la disposition de chaque locuteur, qui s'en approprie et s'en sert selon les cas : une reconnaissance de la présence du concept d'analogie au sein de l'œuvre saussurienne montre que le mécanisme de l'analogie est un principe cognitif général agissant d'une façon spécifique sur le renouvellement de la langue.

Ce qui émerge chez Saussure est une vision de l'analogie comme opération intelligente sur laquelle est construit tout l'édifice de la langue : l'analogie, loin d'être un facteur de changement purement mécanique, est un principe de transformation qui met en cause la conscience du parlant et met en jeu sa créativité dans la production des changements et dans l'invention de nouveaux termes : quand l'analogie agit, on obtient la construction d'un mot grâce à un *acte de parole*, par une opération d'association de formes. On voit donc émerger un point de vue nouveau et intéressant, capable de rendre actuelles les considérations de Saussure, qui considère l'analogie comme une *intention* concernant la substance même du langage, et j'ose dire la substance même de l'homme. L'analogie est donc conçue par Saus-